N° 10 = 15 Février 1932 = Prix : 1 franc

LA FLÈCHE

ORGANE D'ACTION MAGIQUE

LA FLÈCHE

paraît le 15 de chaque mois. — Prix du numéro: 1 fr. — Abonnement d'un an: 10 fr. — Souscriptions bénévoles pour soutenir le journal: 25 fr. et 50 fr. Ces souscriptions donneront droit à quelques publications spéciales au cours de 1932. — Toute correspondance doit être adressée à la directrice Mme Maria de NAGLOWSKA, 11, Rue Bréa, PARIS (6e)

SOMMAIRE :

Les mystères cardinaux et la Messe d'or

Le mystère n'est pas la chose qu'on ne saura jamais, c'est celle qu'on ignore aujourd'hui.

L'homme peut tout apprendre, s'il persévère vraiment, mais la persévérance lui manque le plus souvent, et il renonce, préférant la vie commode.

Il insulte — pour justifier sa paresse — toute connaissance qui ne se donne qu'à la condition qu'on l'épouse en se sacrifiant, et il proclame que derrière le voile sacré de l'autel il n'y a rien. Evidemment, il n'y a rien pour sa veulerie...

Aujourd'hui quatre *mystères* principaux limitent, en la troublant, la vie des hommes. Ce sont : le mystère de la naissance, le mystère du mariage, le mystère du divorce et le mystère du second mariage. Les individus, hommes et femmes, qui peuplent actuellement le globe terrestre — à part quelques rares exceptions — ne savent ni ce que signifient ces quatre choses (ces quatre points cardinaux de l'horizon qui borne la vue humaine), ni le chemin qu'il faut prendre pour les connaître. Les hommes et les femmes d'aujourd'hui sont des aveugles, qui n'admettent pas l'existence de la lumière, parce qu'il leur est incommode de reconnaître que quelque chose de plus grand qu'eux les meut et les pénètre, et il leur répugne de comprendre qu'ils ne sont eux-mêmes que les très humbles serviteurs de cette Grande Chose qui les pousse à agir sans qu'ils s'en doutent, ni qu'ils sachent pourquoi.

L'homme ne sait plus — et pourtant il l'a su d'autres fois! — qu'il est l'esclave d'une force divine, que la Divinité elle-même combat en lui. C'est parce qu'il ne le sait plus, qu'il est inguérissable, c'est-à-dire voué à la mort.

Le combat de deux forces divines, qui se prolonge dans l'homme ignorant à travers toute sa vie, est ce qui détermine sa mort, car n'ayant pris parti ni pour l'un, ni pour l'autre des deux Adversaires, aucune Victoire, aucune Immortalité, ne peut être la sienne. La force qui l'animait — *sa vie* — retourne dans le réservoir de la force générale de l'espèce et recommence un nouvel effort, ailleurs. Mais ceci n'est pas une nouvelle incarnation de la même âme individuelle, comme le croient les orientalistes, c'est un nouvel essai, après la refonte dans le grand lingot de l'once de métal mal employée.

Le mystère de la naissance est le mystère de ce nouvel essai. C'est pourquoi, aux époques fortes de l'histoire, alors que brille sur la terre la Lumière du Juste sous forme d'une véritable religion reconnue et respectée, les parents saluent joyeusement l'apparition du nouveau-né, car ils savent qu'ainsi un homme nouveau vient dans le monde pour défendre la cause du Juste... Et la mère donne un nom à son enfant pour orienter la Volonté qui l'anime vers une qualité choisie par elle.

Actuellement, l'humanité ignorante a perdu le sens des noms. Le baptême du petit être inconscient, qui devrait le fortifier dès le début de son voyage sur la terre, n'est plus qu'une triste comédie, car même les prêtres ne connaissent pas leur ministère... Oh! la faute n'est pas de la méchanceté des hommes, elle appartient à l'époque, à la nuit des temps inévitable entre deux jours distincts. Notre siècle est celui de l'évanouissement de la Lumière, et nous vivons dans l'Ombre qui prépare le nouveau Jour. Heureusement que l'Aurore est proche!...

On saura bientôt, car c'est ainsi que se présente la Nouvelle Leçon, que l'homme mal-né peut se corriger par le mariage. *Tu ne peux retourner dans le ventre de ta mère pour en ressortir avec un autre nom, mais tu peux te replonger dans la femme qui t'accueille avec amour, pour puiser en elle la lumière qui te manque.*

Ceci est le second mystère que l'humanité entendra lorsque la période de douleur, qui commence maintenant, sera passée. Le contact magique de l'amour purificateur redeviendra un rite salutaire, qui guérira les individus épargnés par la tourmente. On dira alors, en présentant le jeune marié à l'assemblée des purs : « voici un homme nouveau parmi vous ».

Mais la débauche honteuse sera défen-

due et toute femme qui ne voudra comprendre à quelles conditions seulement l'amour est saint, sera bannie de la société rénovée.

Certes tous et toutes ne seront pas à la hauteur des exigences maxima, mais les inférieurs reconnaîtront la valeur des supérieurs et bénéficieront ainsi de leur gloire.

Aux oreilles orgueilleuses des pervers d'aujourd'hui ce que nous disons là est une gifle, mais l'Aurore ne tient pas compte de la grimace des fous, et le Soleil poursuit sa marche ascendante malgré l'offense qu'en ressentent les pâles.

Ne nous demandez pas de vous dire en cet instant de quelle manière le mariage est saint. Vous ne le comprendrez pas sans une éducation préalable de votre corps et de votre esprit. D'ailleurs il ne sert à rien de devancer les temps. Aujourd'hui rien n'est saint, car tout est malsain.

Aujourd'hui le divorce est une rupture insensée, qui en prépare une autre non moins stupide. Aujourd'hui le divorce n'a aucun but de perfectionnement occulte, c'est pourquoi personne n'entend cette formule : *le divorce est le troisième mystère, dont l'exploration sera offerte aux hommes de la troisième ère, lorsque le mariage les aura renovés.* Il ne faut pas de vierges dans les hiérarchies, mais des héros renonçant volontairement au plaisir qu'ils connaissent. Et le héros quitte la femme non pas parce qu'il la déteste, mais, au contraire, parce qu'il l'aime. Aux jours heureux, qui s'approchent, le guerrier mystiques quittera son foyer, sa femme et son enfant lorsque le mariage aura corrigé en lui toutes les mauvaises orientations de ses forces. Plus fort qu'avant, parce que plus droit et mieux concentré en lui-même, il se soumettra à la grande épreuve du refoulement conscient et voulu de son instinct primordial.

Tous ne pourront atteindre cette hauteur et beaucoup d'hommes devront rester au niveau du mariage. Mais tous s'inclineront devant celui qui le pourra et participeront ainsi à sa gloire. L'admiration du faible pour le fort est ce qui le relie à ce dernier, c'est le pont, au moyen duquel le grand déverse sur le petit le fluide bénéfique de sa force. Ce n'est pas le fort qui prend lorsque le faible l'admire, c'est le petit qui augmente.

Aujourd'hui tout cela est incompréhensible aux gens de la foule, mais bientôt ces principes domineront les mœurs. La douleur qui s'annonce passera, et alors la Grande Parole sera comprise. Pour le moment on la prononce à voix basse et dans le secret protecteur de l'ombre.

En effet, c'est à minuit, à l'heure la plus obscure, que les premiers élus (les hommes et les femmes épargnés d'avance) célébreront bientôt la *Messe d'Or*, ce rite solennel et nouveau qui est le couronnement du « second mariage », la sanctification de l'amour, dont la valeur est collective et réelle dans ce sens qu'elle symbolise, par la réalisation véritable, la rose épanouie sur la croix : l'amour sublime réalisé pour le rachat de tous.

Car la Messe d'Or, qui unira sept hommes à trois femmes, dûment purifiés de la vanité des appétits personnels et choisis parmi les rares qui n'ont pas peur lorsqu'on leur dit : *vous ne mangerez pas et vous ne boirez pas jusqu'à ce que Je revienne* — déterminera dans le monde la possibilité de compréhension nouvelle, grâce à laquelle la reconstruction du Temple humain pourra commencer.

La *Messe d'Or* sanctifiera le nouveau mariage du Juste avec l'Humanité, après l'atroce divorce dont nous sommes les victimes.

LA FLÈCHE.

Mon chef spirituel

Dans le numéro de janvier 1932, de la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*, M. G. Mariani, le distingué critique de cet organe « franc-catholique », consacre aux pages à *La Flèche et Magia Sexualis.*

Après avoir rappelé à ses lecteurs les principes de notre doctrine, il écrit ceci :

« ... Il s'agit moins de juger cette doctrine de magie sexuelle en elle-même que de la situer dans son milieu. Il n'est pas niable qu'à côté de préceptes forts inquiétants on ne trouve des passages qui peuvent paraître acceptables, et qui, même, eussent pû être considérés comme moralisateurs s'ils ne s'adressaient a une société dont l'éducation est une éducation chrétienne. Je m'expliquerai par un exemple . si un législateur venait nous prêcher la morale coranique, il ne trouverait à la suivre que des libertins et des sanguinaires; il n'est pourtant pas niable que la loi de Mahomet ne fut au contraire, pour l'Arabie païenne, une remarquable amélioration. De même on pourrait, à la rigueur, soutenir que la doctrine sexuelle de Randolph et de Mme de Naglowska, prêchée dans certains milieux païens où régnait la licence la plus éhontée, aurait, sous certains rapports du moins, pu être considérée comme relativement (très relativement) morale; mais annoncée dans un monde chrétien elle marque une si évidente régression qu'elle ne pourra trouver pour la suivre que les débauchés et les égarés... ».

A cette opinion de M. Mariani — écho conforme à la morale chrétienne, pour laquelle la vertu suprême est la virginité, puisque le christianisme représente la période du divorce entre la chair et l'esprit — nous répondons ceci :

La nouvelle religion — la nouvelle ère civilisatrice — s'impose à l'humanité non pas parce que cette dernière y trouve un progrès moral quelconque, mais parce qu'elle correspond au nouvel acte du drame divin, en l'occurrence au troisième acte qui est celui de la réconciliation de Satan et de Christ — de la chair et de l'esprit — dans le Troisième Terme de la Trinité divine : la Mère.

Et, précisément, parce que beaucoup ne peuvent abandonner l'ancien régime révolu et résistent, consciemment ou inconsciemment, à l'instauration du règne nouveau, — une grande partie de l'humanité est destinée à la destruction en ce tournant fatal de l'histoire. Car la vérité n'entend pas être *admise* par les humains : elle les contraint à la reconnaître. La vérité n'est pas une mendiante qui frappe à la porte du profane :c'est une impératrice qui triomphe des rebelles.

L'humanité trouve « bonne » la chose à laquelle elle est habituée et « mauvaise » celle qui exige un effort de compréhension et de volonté nouveau. C'est pourquoi son « opinion » n'a aucune valeur essentielle et ne peut, en aucun cas, servir de criterium pour le jugement de la Religion qui arrive...

Le même critique, M. G. Mariani, écrit encore ceci :

« De sa (*Mme de Naglowska*) sincérité je n'ai pas de motif de douter, c'est certainement un *médium*, au sens vulgaire. Je veux dire que Mme de Naglowska a des dons de « voyance » — comme on dit. Ce n'est pas si original qu'on le pense — et c'est encore fort dangereux. Car un *médium* n'est qu'un *moyen :* de qui Mme de Naglowska est-elle le *moyen*, à qui obéit-elle? Elle l'ignore probablement — et moi de même — à moins toutefois que je ne pousse la recherche jusqu'au *Chef* réel et ultime de la hiérarchie ».

C'est à cet endroit que se place (page 20 du numéro de janvier de la R.I.S.S.) le passage que nous avons cité plus haut. Comme pour suggérer, sans trop le dire, son idée secrète au sujet du « Chef » dont je ne serais que le *moyen*, M. G. Mariani termine ainsi son article :

« Une fois de plus, l'orientation du mouvement de *La Flèche* ne fait que confirmer ce que j'ai déjà répété : de tous les occultismes les plus dangereux sont ceux d'importation ». Signalons, en passant, que *La Flèche* annonce une série de conférences dont le « caissier » se nomme Lévy; il me semble avoir déjà entendu ce nom quelque part... ».

Rassurons tout de suite M. G. Mariani et ses ouailles : M. Lévy et ses conférences n'ont rien à voir avec le mouvement de *La Flèche*, laquelle, en publiant l'annonce en question, a obéi tout simplement au plus élémentaire désir de rendre service... à un confrère. M. Lévy serait sans doute ef-

frayé d'apprendre qu'on lui suppose des velléités fléchistes, car c'est un ancien israélite dûment converti au catholicisme, et, d'autre part, ses « pouvoirs » sont très problématiques.

Non, Monsieur Mariani, vous ne découvrirez pas le Chef auquel j'obéis, car jamais vous ne le chercherez là où il se trouve, et si je vous l'indique, vous serez épouvanté. Mon Chef se présenta à moi à Rome, dans la Rome papale et catholique, à l'heure précise où le conclave proclamait l'intronisation de Pie XI. Il était vêtu de bure et un vulgaire cordon ceignait ses reins. Il était pieds-nus et n'avait pas de chapeau sur la tête. Il me remit un carton sur lequel était tracé un triangle, et il m'expliqua ce que je dévoile maintenant dans *La Flèche*. Ce vieillard n'était pas de race étrangère et la Sainte Eglise Catholique connaît et vénère son nom.

Mais l'heure n'est pas venue de vous dire à vous M. Mariani, comment s'appelle celui qui orienta le choix du Pape actuel. Ceci est un secret qui appartient à *vos chefs* et si ceux-ci ne vous le nomme pas, de mon côté je ne le ferai certainement pas.

Et qu'entendez-vous par doctrine d'*importation?* A la lumière de la thèse *catholique* les frontières nationales devraient être considérées comme de provenance diabolique, car il est dit dans les saintes écritures qu'il n'existe ni circoncis ni non-circoncis, mais tous sont frères dans le Christ.

Quant à moi, je ne connais que l'humanité et le drame du Souffle divin qui y trouve son expression tragique. Je connais les bons qui acceptent la parole nouvelle et les mauvais qui restent sourds. Je constate, en outre, la cécité inguérissable de ceux qui ont peur dès qu'on leur parle de quelque chose qu'ils ignorent : ils ne feront pas un pas pour voir ce qu'ils n'ont pas encore vu, car l'angoisse les paralyse. Tant pis pour eux!

MARIA DE NAGLOWSKA.

LA GRANDE DÉLIVRANCE

On nous demande si nous sommes dogmatistes ou libres-penseurs? C'est pour le moins une question étrange, car dès son premier numéro *La Flèche* a proclamé sa foi sur le ton le plus affirmatif qui soit, en disant : *le Souffle divin est rythmé à trois temps...*

Nous n'avons jamais adopté la manière intellectuelle qui consiste à partir de l'erreur de pensée constatée pour évoluer de là jusqu'au point de la nouvelle conception. Nous avons annoncé la nôtre brutalement, souvent même sans nous inquiéter nullement de l'impression que cela pouvait faire sur autrui. Nous avons cherché à traduire en mots et phrases compréhensibles (c'est-à-dire français) ce qui nous a été révélé, et cela ne nous chagrine pas de voir que beaucoup d'intellectuels ne nous comprennent pas. Nous savons qu'on nous comprendra plus tard.

On nous comprendra, parce que bientôt l'intellect s'endormira tout à fait chez la plupart des individus, et le subconscient, que notre action magique nourrit maintenant même là où on ne lit pas *La Flèche*, jaillira spontanément dans les consciences avec notre doctrine nouvelle. Les habitants du globe terrestre parleront tout à coup comme nous, en ignorant que nous l'avons dit avant eux.

Les habitants de la terre sauront tout à coup que la Divinité triple et une n'est pas trascendante à la Nature. Ils sauront qu'en nous Dieu vit et lutte, et poursuit un but déterminé. Que les trois aspects de la Trinité divine, Père, Fils et Mère, sont successifs dans le temps et se répètent continuellement. Que dans l'histoire humaine, qui est le miroir du drame divin, il y a des périodes fortes et des périodes faibles, dont les premières sont caractérisées par la victoire de la religion correspondante et les secondes par leur décadence.

Notre période est une période faible, ou nocturne, parce que la religion du Fils est morte, tandis que celle de la Mère n'est pas encore née.

La naissance aura lieu prochainement, le jour de la célébration de la première messe d'or. Cet événement suivra immédiatement la période de grande tourmente qui commence déjà.

Ce n'est pas un discours qui triomphera de l'ignorance, ce n'est pas une démonstration logique, mais une illumination subite d'un grand nombre. L'oisillon sort de l'œuf lorsque sa vie le veut, et la femme met au monde son enfant lorsque les douleurs ont été suffisantes.

L'humanité souffre en ce moment, mais la grande délivrance est proche.

Auguste APÔTRE.

Nous avons le plaisir d'annoncer pour le 15 mars 1932, la parution en volume du Rite Sacré de l'Amour Magique *dont le dernier chapitre a paru dans le N° 8 de* La Flèche.

Le Rite Sacré de l'Amour Magique *sera orné d'une planche représentant l'*Horloge Magique AUM, *et contiendra une préface dans laquelle nous donnons l'explication des chiffres symboliques de la vision décrite dans le livre. Ce sera la première fois qu'on aura en langue française une description exacte des « correspondances mystérieuses » qui unissent l'Au-delà au corps humain. Cette clef, qui nous vient des Indes et d'Egypte, et dont nous avons expérimenté personnellement l'efficacité, sera d'une grande utilité pour tous.*

L'ŒUVRE
DE
CAMILLE SPIESS

Le point de vue que Camille Spiess développe dans ses œuvres est, en résumé, ce « troisième empire » (non celui du politicien, mais du gnostique) qui proclame : « Logos dans Pan, Pan dans Logos ». Déjà, en parcourant les titres des nombreux ouvrages de Spiess, on peut se rendre compte des esprits passés — mais qui sont encore vivants! — dont l'auteur veut nous donner la synthèse. Il nous donne cependant plus qu'une synthèse. Spiess est un penseur absolument original, dont je veux citer les précurseurs. Comme le dit Florian-Parmentier, les œuvres de Camille Spiess dénotent « une terminologie paradoxale et particulière, qui les rend impénétrables à tous ceux qui ne saisissent que le sens littéral des mots.

Mais probablement, comme Platon, il ne consent à écrire que pour un cercle restreint d'amis. Là, on montre sûrement plus de compréhension, et, comme moi, on savoure avec joie ses jeux de mots ironiques, ses coups de boutoir, les saillies cinglantes de son esprit, que renforce sa terminologie voulue.

L'*érotisme* de Platon, l'*aryanisme* de Gobineau, qui oppose l'Individu et la Race à l'Etat (*status*), ainsi que la conception du « Surhomme » de Nietzsche et sa nouvelle « Table des Valeurs » sont autant de données qui nous éclairent à travers l'œuvre de Spiess, qui, du reste, ne s'appuie pas uniquement sur ces trois génies. Les noms de Stirner, de Gœthe, de Whitman, de Carpenter, de Péladan reviennent souvent sous sa plume.

« L'homme normal », l'homme véritable, à la fois *masculin* et *féminin* — qu'il ne faut pas confondre avec le « sexe intermédiaire » du si dangereux et compromettant Dr M. Hirschfeld, qui ne jouit que d'une rénommée éphémère parmi les médecins — voilà l'*Archétype* pour lequel Spiess combat, qu'il veut connaître, reconnaître, et dont dépend l'avenir de l'humanité. Lui seul est capable de pénétrer du regard le monde illusoire de la *Maya*.

Pour étayer sa conception, C. Spiess s'en rapporte principalement aux *Upanishads* du Vedânta, à la doctrine cabalistique et secrète du *Zohar*, et il pense pouvoir identifier l'existence spirituelle avec le *Corps* astral de la théosophie. Il cite aussi dans un sens positif, l'existence androgyne de Lao-Tseu, l'homme-enfant, et il compare la doctrine de l'Unité avec la *Monado*logie de Leibnitz et sa « Monade hermétique la plus haute ».

On peut dire, d'une manière générale, que non seulement le pédantisme des gnostiques, mais encore que les grands mystiques de tous les temps et de tous les pays enseignaient une *androgynosophie* sembla-

ble à celle de C. Spiess, qui n'en diffère que par la terminologie et les fondements biologiques. On peut encore la comparer aux Upanishads; elle est connue de Tchouang-Tseu et du Taoïsme ainsi que de la mystique persane d'un Attar ou d'un Roumi, et en Allemagne elle fut enseignée par le Maître Eckart et par le grand Paracelse.

Le « philosophe teutonique » Jacob Bœhme en a fait le centre de sa doctrine; François de Baader l'annonça, et Novalis, le théosophe passionné, la traduisit en langage classique. Enfin, Harder, Gœthe, Jean-Paul, W. de Humboldt se déclarèrent partisans de l'idéal androgyne. Tous ces noms ne sont pas cités dans les écrits de C. Spiess, mais comment s'étonner que des étrangers ne soient pas familiarisés avec eux, si l'on songe qu'en pays de langue allemande on ne soupçonne même pas l'existence de tous ces classiques qui reconnaissent cependant dans l'androgynat l'idéal de l'éducation de soi-même. Jean-Paul, par exemple, écrivait en 1804 : « L'homme aspire d'abord à devenir un homme, puis une femme, enfin les deux ensemble, tandis que la femme agit en sens inverse ». De nos jours, et plus particulièrement chez les mystiquees égocentriques, cette doctrine pertinente et spiritualiste est représentée par le russe Nicolas Berdiajew, dans son écrit : *Du sens de la création.*

Tout ceci soit dit pour éveiller des perspectives spirituelles, car il est clair que chaque auteur est le mieux qualifié pour exposer son œuvre et sa doctrine personnelle. Au début de cette étude, il est nécessaire de mettre le lecteur en garde contre l'impression que les livres de C. Spiess auraient un rapport quelconque avec certains ouvrages de sexologie contemporaine. Ceci ressort nettement d'une sérieuse lecture de ses œuvres.

Ces dernières n'étant malheureusement pas répandues à l'étranger, il est nécessaire de prévenir le lecteur afin d'éviter tout malentendu pouvant résulter de mon bref exposé. On se perd, en effet, facilement dans le labyrinthe des mots, leurré par l'optimisme verbal de la médiocrité contemporaine ,aussi est-il nécessaire d'insister sur ce fait que le terme médical de « troisième sexe » n'a aucun rapport avec l'idéal androgynique. C. Spiess, comme bien l'on pense, a dû soutenir une longue lutte épique contre l'infériorité mentale de de tous ceux qui dans leur jargon ont falsifié sa haute conception (voir à ce sujet : *Camille Spiess. Ceux qui l'attaquent et ceux qui le comprennent*, « Annales d'Hermétisme » (Paris, 1930). Ainsi, par exemple, pour Spiess, l'*Anthroposophie* est la sagesse de l'*Anthropos*, de l'Esprit humain. de l'Adam-Kadmon de la Cabale; les partisans de Steiner, au contraire, se font appeler « anthroposophes » dans un sens qui ne correspond pas à notre conception de la sagesse, comme le montre la brochure de Spiess sur les « Mystères de Dornach ».

Un second exemple nous est fourni par la psychanalyse de Freud, qui, contrairement à Spiess, aspire à l'analyse sexuelle et non à la synthèse érotique. Ce dernier emploie le terme de *psycho-sympthèse* dans un sens qui lui est propre et qu'il ne faut pas confondre avec la conception de Jung qu'il rejette énergiquement. Eros est pour lui « le plus ancien des dieux », comme le dit Aristophane dans le *Banquet*, et non le pansexualisme libidineux.

Il veut nous donner une « *Mythosophie amoureuse* » ou érotique, qui est la sagesse de l'Initiateur.

Ici la tendance érotique dépasse la paternité solaire de J. J. Bachofen, qu'il oppose à la *maternité humaine*, et dont les idées peuvent être mises en parallèle avec celles de notre auteur, quoique leur terminologie soit totalement différente. La conception spiessienne de l'androgynat et du rôle des polarités masculine et féminine plus ou moins prépondérantes, n'est pas sans analogie avec celle du « Christ » de F. de Baader, qui est en même temps « Eros » et le « Héros ». Mais Spiess se sert d'une terminologie influencée par Gobineau et Nietzsche.

Dans la connaissance psycho-synthétique de l'Orient, le *génie érothique* de Spiess s'identifie avec l'individu intégral, avec l'homme tout entier dont la race est aryenne, uranienne, dionysienne ou surchrétienne, et qui se confond avec le *Fils de l'homme,* avec Eros, l'Androgyne, avec l'Amitié, l'Humanité, la Sagesse ou la connaissance de soi qui est la Science suprême, unique et seule véritable. Le symbole de l'Androgyne humain est le baiser de Narcisse, que Spiess oppose au baiser de Judas et au baiser de Salomé.

Contre la connaissance psycho-synthétique se dresse l'*instinct sexuel* de l'Occident qui aspire à la conservation de l'espèce; il est social, commercial et religieux; il caractérise la civilisation juive ou efféminée et sa prétendue « science ». C'est par le monde extérieur que la science prétend expliquer la personnalité humaine et non le monde par la connaissance de soi, selon la formule du philosophe Saint-Martin. Ici, le pansexualisme moderne et là, avec Spiess, le génie érotique de la sagesse et de la culture humaine, le panpsyshisme.

L'individu ne réalise le génie érotique, selon Spiess, qu'à deux moments de son évolution : inconsciemment, chez l'adolescent avant la puberté, comme l'a montré Péladan, dans son roman *L'Androgyne*, et consciemment, chez le poète, le sage, le créateur des valeurs qu'il ne faut pas confondre avec l'homme de lettres, avec les mercenaires ni avec les professionnels de la science, qui ne possèdent qu'une situation assurée, ni avec les théoriciens orthodoxes tous plus ou moins confits dans un système, selon l'expression d'Eugène Duhring.

L'Androgyne, au sens spiessien, n'est donc pas « un sexe intermédiaire » — Attention! Tenez-vous bien! — mais « l'homme supérieur » de Jean-Paul, que représente les personnages de la Mythologie grecque : Ganymède, Eros, Narcisse, Dio-

INFORMATIONS

AVEUX ET EXPÉRIENCES (Eros est ma vie) - par Edith Cadivec - traduit intégralement sur l'édition originale allemande.

Le premier volume de la plus importante œuvre de la littérature sadique et saphique contemporaine.

A paraître le 25 *mars* 1932.

Récit complet, 225 *pages,* 1 *vol, in-16, imprimé sur papier bible, élégante reliure pleine. - Tirage limité. - Prix de souscription :* 125 *frs.*

L'ouvrage sera enrichi d'un portrait de l'auteur et de cinq gravures originales, spécialement composées par un artiste en vogue. Ce dernier donnera aux fameux mémoires d'EDITH CADIVEC une interprétation digne de son talent, qui prolonge et perpétue la veine de Casanova, associée à la virulente expression du Marquis de Sade.

LE CLUB DES ARTISTES ET DES ECRIVAINS BIBLIOPHILES, qui s'occupe de cette édition, envoie le prospectus détaillé à toute personne qui lui en adresse la demande par écrit.

Adressez votre demande : Club des Artistes et des Ecrivains Bibliophiles, 19, rue de Navarin, Paris-9e.

***

Nous signalons avec plaisir la naissance d'une nouvelle revue, intitulée « TAU », et qui se propose d'examiner librement et objectivement tous les courants d'idées occultistes, sans en adopter aucune.

L'intention est louable, car la critique impartiale est ce qui manque le plus à l'heure actuelle.

Pour en avoir un specimen (prix 1 fr.), *adresser la demande : TAU,* 64, *rue Dareau, Paris-14e. Joindre aux lettres deux timbres-poste de* 50 *cts.*

***

Pierre Saint-Aubin (Philippe Cayeux, ing. E.S.M.E.), se tient à la disposition des intéressés pour établir, sur leur demande, leur thème d'astrologie judiciaire, d'astrologie onomantique, chirologique, graphologique, et leur fournir tous renseignements, soit par voyance, par incarnation, soit à l'aide de ses élèves, médiums voyants. Il donne également tous conseils et traitements magiques.

Pour s'entendre avec lui, écrire : 93, *rue Beaubourg, Paris-3e - Tél.: Archives* 19-30.

nysos, — l'ange du christianisme ésotérique, le Chérubin de Mozart, les personnages de Signorelli et de Léonard, ainsi que *Hyperion* d'Hoelderlin, *Walt* et *Victor* de Jean-Paul et *Maximin* de Stéfan George. C'est cet Eros-là qui a inspiré les sonnets de Shakespeare et de Michel-Ange et qu'il ne faut pas confondre avec sa déformation (l'*inversion* sexuelle), mais avec l'aversion sexuelle.

L'homme, dont le cœur est dans la tête, doit rejeter l'attitude intellectuelle du rationalisme scientifique, qui, selon de Docteur Louis Estève, le meilleur biographe de Spiess, est incapable de résoudre « l'Enigme de l'Androgyne ».

Le *soi* ne se démontre et ne se discute pas; ont peut lui appliquer la définition même de Dieu : « Il est l'Ineffable ».

La fin d'un monde, telle est la conclusion naturelle des œuvres de Spiess. Les institutions du passé seront rejetées.

L'Erotique doit donner naissance à une religion nouvelle et à des lois nouvelles. La pédagogie doit remplacer la politique quotidienne par la renaissance érotique de la sagesse ou de l'humanité. La régénération de la race, telle que l'entendait Gobineau, ne peut s'accomplir que par l'androgynat de l'homme réintégré dans sa nature érotique ou spirituelle. *L'homme ne doit pas naître ou mourir,* dit Spiess, *mais renaître* pour être ou se connaître.

* * *

Jusqu'ici, je n'ai fait qu'indiquer sommairement l'organisation d'une tradition passée, selon la doctrine originale de C. Spiess. Jetons maintenant un rapide coup d'œil sur l'avenir.

Une science millénaire des astres nous a livré symboliquement une conception de cet âge nouveau que nous voyons poindre et dont C. Spiess est le précurseur. C'est l'âge du Verseau, selon l'astrologie. Plutôt qu'un certain nombre de prophètes de moindre importance, on peut considérer avec raison C. Spiess comme un annonciateur de cette époque qui est l'âge du Verseau et non l'ère frivole des bavardages féminins.

« L'homme — dit C. Spiess — est naturellement plus humain que la femme ». Dans l'Antiquité, le Verseau s'appelait Ganymède (celui qui plaît par son intelligence), en sorte qu'aujourd'hui, on le représente à tort sous les traits d'un vieil homme.

Le Verseau, au contraire, représente une figure d'adolescent de nature androgyne qui correspond à l'ange de la symbolique chrétienne, symbole de l'Evangéliste Saint-Mathieu. Quand le Verseau (Ganymède) monte, l'Aigle culmine, car autrefois, le signe astrologique du Scorpion était l'Aigle. Ganymède, qui fut enlevé par l'Aigle de Jupiter, donne aux dieux le nectar grâce auquel ils vivent éternellement. L'échanson des dieux le verse de sa corne d'abondance, ce nectar, le Saint-Esprit consolateur, qui, selon la mythologie chrétienne, doit régner sur le « troisième royaume » de Joachim de Flore.

A la place du Christ apparaît le « Paraclet », l'Homme-Lion dont Eros forme la base. Au point de vue astrologique, on peut représenter la « sagesse » spiessienne par le diagramme suivant :

	Zénith :	
	Scorpion : Aigle (St-Jean)	
Est :		*Ouest :*
Ange		Lion
(St-Mathieu)		(St-Marc)
	Radio :	
	Taureau (St-Luc)	
	Vénus-Eros	

Dans le Scorpion, la planète du « nouvel âge », Uranos se trouve « élevée » et elle domine dans le Verseau. Avec son intuition uranienne, C. Spiesse indiqua avec justesse l'image du monde à venir. Son horoscope montre clairement qu'il pouvait le faire. Nous en voyons le rtsultat dans ses œuvres. Cette intention complémentaire, c'est-à-dire révélatrice de l'au-delà devrait suffire aux intellectuels. Chaque fois que j'essaie d'approfondir le riche trésor de la pensée spiessienne, le distique de Novalis, de ses *Disciples à Saïs,* me revient à la mémoire : « Un homme réussit, il souleva le voile qui recouvrait l'image de la déesse de Saïs. Mais que vit-il? Il vit — ô miracle des miracles — *Soi-même* ».

ST.-CH. WALDECKE
discours prononcé
à la Société Théosophique
de Berlin.

Note. — Toutes les œuvres de C. Spiess sont en vente près les *Editions Atanor,* 23, rue de la Fraternité, à Colombes.

SAPHO, PLUS QUE SAPHO !

Je trouve particulièrement intéressant de situer l'œuvre — autant dire la vie — d'Edith Cadivec en face de la pensée de Camille Spiess, car c'est l'occasion ou jamais d'entendre les deux sons de cloche : Eros vanté par un homme, et Eros vanté par une femme.

Tous deux, d'ailleurs, doivent être entendus au-delà de ce qu'ils disent, c'est-à-dire au-delà de l'*excuse* qu'ils avancent pour se présenter au public drapés de leurs rêves respectifs : Camille Spiess drapé du rêve de l'Androgyne, Edith Cadivec cachée derrière ce qu'elle appelle la *maternité-dominatrice.*

Laissons de côté ces voiles littéraires et voyons les deux êtres, les deux expressions typiques, dans l'essence même de leur réalité. C'est là que nous trouverons Eros... adoré, quoiqu'enchaîné encore.

Je m'explique. Eros est le dieu de l'amour, et l'amour est le transport passionnel qui, de la jouissance de la chair, entraîne l'individu dans la joie de l'esprit. Pour être libre complètement, Eros doit partir de la chair pour s'épanouir totalement dans les régions sublimes où *rien n'est plus, parce que tout est vaincu.* Là commencent la véritable connaissance et la véritable création (la chose nouvelle) qui s'expriment en formes terrestres, propres aux limitations, lorsque l'extase féconde est terminée et que l'individu revient sur la terre comme l'aigle après l'exploration des cieux : aveuglé encore par la lumière d'en haut et ivre d'un bonheur trop grand.

Mais Eros n'est pas complet — il n'est pas totalement heureux — si son joyeux envol est alourdi d'avance par une volonté intellectuelle, qui lui impose » l'histoire » qu'il ne devrait « inventer » qu'après.

Camille Spiesse alourdi Eros de ses constructions intellectuelles relatives à l'Androgyne, et Edith Cadivec par son souci de justifier humainement ce que *humainement* elle ne peut faire : enfanter sans le concours de l'homme.

Et tous les deux, Spiess et Cadivec, chantent les vertus d'Eros, tout en limitant ce dernier selon le moule de leurs possibilités individuelles : les possibilités de l'homme qui nie la femme et les possibilités de la femme qui nie l'homme. Pourquoi? Parce qu'ils sont nés ainsi.

La pensée de Camille Spiess est assez connue en France, mais on connait beaucoup moins, autant dire pas du tout l'extravagant livre d'Edith Cadivec, dont on n'entreprend que maintenant la traduction en français, destinée à paraître bientôt.

La page que nous publions ici est la première offerte au lecteur français. C'est la moins *osée* du livre, mais la plus typique comme effort de justification intellectuelle de l'auteur. Le reste de cet ouvrage est une chose inouïe : une confession minutieuse, précise, loyale, de cette femme douée de qualités merveilleuses, mais privée seulement de l'essentiel : du sexe dûment polarisé. Elle a, cette étonnante Edith, une sorte de double fonctionnement physique, un double organe presque, qu'elle décrit d'ailleurs dans tous ses détails anatomiques. Il en résulte pour elle une incompatibilité foncière avec la polarisation masculine pure, et, par conséquent, la nécessité de vouloir *autre chose.* Mais, ne pouvant offrir à Eros son berceau naturel elle ne l'en désire que plus ardemment. Et, en effet, la tension sexuelle de cette femme est formidable, sa volonté forte et sincère, elle *aime* vraiment, bien qu'à sa manière, et croit, évidemment, agir d'une façon supérieure. Là encore elle se rapproche dans mon esprit de Camille Spiess qui veut réa-

liser Eros dans sa troisième phase sans passer par les deux premières (sur la ligne masculine, s'entend).

Et tout en admirant le drame et les manifestations très originales de l'un et de l'autre, je conclus sur mon vieux refrain : il faut qu'un homme et une femme s'adorent totalement et réciproquement, il faut que l'un et l'autre soient sains et saints, pour que jaillisse de leur enlacement physique l'étincelle de la connaissance victorieuse, après laquelle seulement commence la Vie Nouvelle.

M. DE N.

EDITH CADIVEC VUE PAR ELLE-MÊME

A vingt-cinq ans j'étais grande, élancée, sans hanches comme les éphèbes grecs. j'avais des yeux bleus, des cheveux blonds naturellement ondulés, les mains et le visage très fins.

Selon les idées qui régnaient alors, ma conception de la vie, mes instincts puissants, ma volonté de fer et mon esprit indépendant étaient masculins. Mais ce jugement de mes contemporains était faux, car tous ceux qui me qualifiaient ainsi oubliaient ou ne voyaient pas mon trait principal : le profond instinct maternel, qui était cependant, le facteur déterminant de l'attraction que j'exerçais autour de moi. Je portais en moi le *daemon* de la maternité, qui rayonnait tout naturellement à travers moi et m'attachait les enfants et les adultes, les animaux et les choses, en déterminant ainsi ma supériorité.

Ma diction était claire, je trouvais sans cesse des expressions originales et manifestais sans nul effort ma personnalité intime. Ma voix était douce, mélodieuse et agréable. Je n'étais jamais intimidée ou gênée, car j'étais toujours sûre de moi-même. Je détestais les phrases creuses. Je n'admettais aucun compromis et ne faisais jamais de concessions, pas même à la vie!

Les hommes tombaient assez facilement sous mon influence, mais non point comme cela arrive généralement entre hommes et femmes : ils se soumettaient à moi comme les faibles se soumettent au fort. Le sexe des individus n'avait aucune importance pour moi. Le mâle dans l'homme me laissait indifférente, car je ne cherchais dans les hommes que l'être humain ou, plus exactement ,l'enfant. D'ailleurs, aussi bien dans l'homme que dans la femme ou l'enfant l'intéressant pour moi était l'élan humain vers le bonheur.

Le désir du mâle porté sur moi m'offensait, car cela m'humiliait de me sentir le simple objet d'un appétit charnel. Je voulais effacer les barrières qui séparent les sexes, et trouver la racine où les hommes et les femmes ne sont plus des choses différentes, mais deux êtres exactement pareils. Car je sentais que sur un niveau supérieur ceci est la vérité.

Je ne partageais nullement les opinions courantes relativement à ce qu'on appelait la « dignité masculine », et je n'admettais pas la supériorité de l'homme. Je rêvais de réaliser moi-même le type nouveau d'une femme rayonnante, pleine d'esprit et de volonté et dotée de toutes les qualités d'un parfait gentleman. Je ne saurais dire d'où me venait cet idéal, mais je crois sûrement qu'il ne me fut pas suggéré du dehors. Il dormait sans doute en moi depuis ma naissance.

J'ai dit que je haïssais tout ce qui était conventionnel. J'éprouvais le même dégoût pour toutes les personnes qui cherchaient à cacher leur nullité derrière le paravent de la vanité et de la flatterie, mais la politesse sociale n'était pas pour moi une comédie. Je comprenais qu'un mot aimable, une attitude cordiale et surtout la gentillesse du geste étaient nécessaires dans les rapports sociaux, et que les êtres supérieurs trouvaient tout cela sans effort et sans hypocrisie.

Le *féminisme*, qui naissait à cette époque, ne m'intéressait guère. Dans mon esprit la femme était une personnalité complète, qui avait sa valeur, son caractère et ses intérêts. Elle subsistait malgré la décadence générale de la société. Quant à moi, j'organisais ma vie comme si un monde meilleur était présent. Je poursuivais mon chemin sans m'inquiéter du reste.

Je ne croyais pas que le devoir de la femme fût de servir d'objet de plaisir à l'homme. J'étais convaincue qu'elle devait obéir à ses propres instincts : à l'instinct maternel ordinaire et à cette autre *maternité* à laquelle je donnais le nom de *pédagogie*.

L'homme ne peut éduquer la jeunesse, à moins qu'il ne soit lui-même une femme, comme Pestalozzi ou Froebel. Toute sa vie l'homme a besoin d'être éduqué par la femme, car sans cela il retombe constamment dans la sauvagerie des fauves.

Sexuellement, la femme est rattachée bien plus intimement à l'enfant qu'à l'homme. Elle peut se passer de ce dernier, mais le premier lui est indispensable.

La vie sexuelle de l'homme se borne à l'acte animal, tandis que pour la femme elle est le point de départ de toute une vaste activité du sexe.

La Nature lui a réservé le privilège du prolongement créateur de l'acte d'amour, en fortifiant ainsi son élan vital.

Les femmes supérieures considèrent le coït comme un acte privé de spiritualité et justifié seulement par la procréation de l'espèce. La spiritualité érotique et sexuelle commence pour elle avec la sublimation de l'instinct naturel, qui affranchit l'être humain de sa bestialité et le conduit vers les sommets des joies supérieures.

La formation d'une race humaine supérieure n'est possible que là où commence le jeu triomphant de l'esprit.

Dans l'attitude érotique de la mère en face de son enfant, la maternité prend la forme suprapersonnelle d'une force élémentaire souveraine. L'éducation et les soins donnés à l'enfant sont pour la femme une activité sexuelle fortement érotique et suffisante pour remplir une vie. La femme *aime* lorsqu'elle soigne son enfant Elle *aime* lorsqu'elle le corrige, car sa cruauté apparente n'est qu'une forme supérieure de sa tendresse.

A seize et dix-sept ans on me fouettait encore. C'était pour moi, chaque fois, une sensation indescriptible, une secousse nerveuse incomparable, une excitation du sang sans égale, un événement, en somme, d'une telle force que mes plus sublimes capacités, mes meilleures qualités en étaient réveillées. Après les fessées j'étais toujours plus intelligente, je donnais le meilleur de moi-même, j'étais comme soulevée spirituellement et affranchie de la lourdeur du corps. Tous mes mauvais instincts étaient domptés et je me sentais pareille à un ange.

Personne, autour de moi, ne parlait de ces choses et personne n'exprimait les opinions que je résume ici, mais il est évident que l'enfant a besoin de souffrir corporellement pour se développer spirituellement. Dans ma jeunesse je n'avais pas encore conscience de tout cela, mais les idées que j'exprime maintenant naissaient déjà obscurément dans la profondeur de mon être. Je trouvais naturel de jouir des tortures qu'on m'infligeait pour me punir, et je croyais que tous les enfants sentaient comme moi. Aujourd'hui je suis convaincue que tout enfant a besoin d'être fustigé par sa mère ou(en général, la femme qui l'élève, pour ne pas s'endormir dans l'indifférence monotone de la vie matérielle.

Pourquoi craint-on si souvent d'émouvoir l'enfant? Pourquoi ne veut-on pas comprendre que l'enfant a besoin de ces fortes émotions pour se réveiller à la vie de l'esprit?

Une quantité effrayante d'individus sont totalement étrangers à la vie érotique et ne comprennent rien à l'art et la beauté, parce que leur esprit est resté endormi. Ce sont les victimes de l'éducation purement matérielle et ne visant que le plat utilitarisme. Ils sont incapables de s'élever au-delà de la bestialité du fonctionnement ordinaire du sexe.

Je dois à l'éducation sévère et sans affaiblissante gâterie ma puissante volonté érotique, qui me permit les plus belles réalisations comme mère et éducatrice. Le châtiment infligé aux enfants m'excitait, sans que j'attachasse à ce détail une importance spéciale. Les raisons érotiques qui me poussaient à ces actes apparemment mystérieux, étaient cachées dans la profondeur de ma volonté sexuelle : le besoin d'être mère dans ses multiples aspects, dont le phénomène naturel échappe à tout critérium de moralité quelconque.

Ce qui constitue de tout temps le féminin métaphysique se résume dans la maternité et forme le type sexuel de la femme. C'est là qu'il faut chercher la différence entre Eros masculin et Eros féminin.

Edith CADIVEC.

MAGIA SEXUALIS

Maurice Magre écrit dans le *Mercure de France :*

Un livre qui s'enveloppe d'un certain mystère et dont on parle longtemps avant sa publication, a besoin de renfermer d'exceptionnelles vertus pour ne pas decevoir le lecteur. *Magia Sexualis* se présentait à nous avec le lourd fardeau d'une occulte célébrité américaine. Il avait pendant cinquante ans circulé sous le manteau. Des magiciens de New-York en avaient recopié les secrets pour les glisser à des magiciens de San-Francisco. Il renfermait l'enseignement du troisième degré d'un groupe d'initiés dont l'auteur, Randolph, était le chef. Et le fait que Randolph était un mulâtre laissait supposer que la magie des nègres était enclose dans son œuvre. *Magia Sexualis* a enfin paru, et si toutes les promesses que l'imagination s'était données à elle-même ne sont pas tenues, on ne peut pas dire que sa lecture déçoit, bien au contraire, car on trouve, presque à toutes les pages, une substance solide et nouvelle.

Le problème qui se pose avec *Magia Sexualis* est de savoir s'il y a une magie noire, une magie vraiment noire, opposée à la magie blanche, et s'il y a des secrets qu'il ne faut pas révéler. Il y en a peut-être. Mais il faut être en garde contre le procédé si puérilement commode employé par tant d'écrivains occultistes. Il consiste à dire, au moment de faire l'apport de la connaisance : « Je m'arrête, j'allais en trop révéler! » Ou bien : « Il ne m'est pas permis d'en dire davantage! » L'auteur laisse ainsi croire qu'il fait partie des maîtres détenteurs d'une suprême sagesse, qu'on ne doit que donner à faible dose à la vulgaire humanité. En réalité, on n'en dit jamais assez. Le devoir de ceux qui ont conquis une parcelle de vérité est de l'étaler au grand jour. On s'aperçoit presque toujours, quand ils le font, que c'est une vieille vérité connue depuis longtemps. Ceux qui feignent de détenir de terribles secrets, et les garder pour eux-mêmes, ne savent, en général, rien. Il n'y a qu'un danger redoutable, celui de l'éternelle ignorance.

C'est la magie sexuelle qu'enseignait Randolph en Amérique. Il vivait à l'époque de Blavatsky, d'Eliphas Lévy, de Bulver-Lytton. On avait dans ce temps plus foi en la magie que de nos jours, et beaucoup l'étudièrent alors dans l'espoir de conquérir la richesse et le pouvoir matériel. Les pratiques de Vaudou avaient déjà inspiré les romanciers et Randolph dut sans doute sa première gloire magique à sa qualité de mulâtre. (Les années ont passé et la magie nègre a gardé son prestige. Seabrook vient de publier deux ouvrages passionnants sur ce sujet : « L'île magique » et « Secrets des jungles »). Randolph créa en Amérique des groupes d'occultisme dont l'un s'appela *La suprême loge du temple d'Eulis*. Ce titre est déjà le signe d'une sorte d'ostentation qui devrait paraître inutile à un vrai maître. Mais peut-être ne se donnait-il pas comme un maître, mais seulement comme un magicien? Il n'y a pas de philosophie élevée dans le livre que nous avons de lui et qui ne représente, il est vrai, qu'une faible partie de son œuvre. Randolph paraît avoir placé au-dessus de tout le développement de la personnalité humaine et avoir seulement donné des méthodes de magie pour le développement de cette personnalité.

« *Nous basant sur notre expérience personnelle et nous laissant guider par la sagesse qui nous a été révélée, nous affirmons que le sexe est la force principale et fondamentale dans tout être, la force la plus puissante de la nature, le témoignage de Dieu le plus caractéristique* ».

Magia Sexualis est une sorte de mise en pratique de la puissance du sexe, et les effets de cette puissance, les moyens qu'il donne pour la canaliser et s'en servir n'avaient, à ma connaissance, été donnés nulle part encore. C'est un bien grand mérite pour un livre que d'apporter une nouveauté dans quelque ordre que ce soit. S'ils sont difficiles à mettre en pratique, les principes qu'il énonce sont au moins curieux. Je les reproduis textuellement :

1. — *Le courant mental est à son paroxysme au moment de l'éjaculation, aussi bien chez l'homme que chez la femme.*

2. — *Dans certaines conditions bien déterminées, on peut se servir de ce courant pour influencer les lois dans leurs manifestations les plus lointaines.*

3. — *Par son induction sur la sphère matérielle, on obtient les causes des effets désirés.*

4. — *Les pensées, les idées, les penchants et les origines individuelles laissent leur empreinte, pendant le coït, dans la sphère astrale. Ces empreintes ne se prononcent que plus tard et ne révèlent pas toujours les qualités héréditaires de l'individu. Toutefois elles agissent toujours sur les faits et les actes des sphères astrales* ».

Randolph n'hésite pas à indiquer les détais pratiques qui permettent de tirer de l'acte d'amour les réalisations que l'on désire. Si ses méthodes sont rigoureuses, elles sont difficiles à pratiquer, et la somme de patience qu'on devrait employer pour cette pratique suffirait largement pour arriver au but par des moyens ordinaires, dénués de toute magie.

Mais le livre de Randolph ne contient pas que des recettes magiques pour conquérir le pouvoir ou le plaisir. C'est un livre qu'il faut relire parce que la littérature n'y joue aucun rôle et que chaque phrase correspond à une réalité de la pensée. Un chapitre me parait avoir une particulière importance. C'est celui qui a pour titre : « Tiraudairisme ». Le Tiraudairisme est la puissance d'évocation qui permet de se mettre en rapport avec des êtres éloignés. Randolph explique dans ce chapitre que les qualités humaines forment, dans les espaces infinis, des sociétés, des fraternités s'étageant en des hiérarchies spirituelles. Pour l'homme désireux de se développer, il est utile d'entrer en correspondance avec une de ces hiérarchies. Il faut en connaître le nom et le mode de pensée. Quand on connaît le nom, on connaît l'essence. On arrive alors à communiquer avec elle et à en recevoir les influences dont on peut se servir à son bénéfice. Cette préoccupation de tirer des avantages matériels de la connaissance magique se retrouve sans cesse dans le livre de Randolph et elle en est une caractéristique. Il ne déguise pas, d'ailleurs, le double caractère spirituel et égoïste de la magie : « *L'homme peut maîtriser et assujettir les forces interplanétaires, même si ses buts sont vils* ».

Le livre de Randolph renferme beaucoup de choses intéressantes sur les charges magiques, les moyens de se servir des miroirs, l'art de donner la vie aux portraits, l'art déterminer à l'avance le sexe d'un enfant qui va naître. Mais la partie originale de son livre est dans les applications qu'il a tirées de la force sexuelle et la multiplication de cette force pendant la durée de l'acte d'amour. Toutefois, il ne semble avoir vu qu'une partie et la plus matérielle de cette puissance infinie qui est créée par le rapprochement de deux êtres qui s'aiment. Cette puissance se perd presque toujours dans le vide, faute de connaissance. Les amants ne tirent d'eux-mêmes que le plaisir physique et la satisfaction affectueuse d'être réunis. Ils ignorent l'utilisation spirituelle de la force propre qu'ils créent et le bénéfice immense qu'ils en pourraient tirer dans l'au-delà. Mais ce serait un autre livre, moins pratique en apparence, mais plus profitable dans l'ordre idéal, qu'il faudrait écrire.

Maurice MAGRE.

La Gérante : Mlle LOUISE DURAND

IMPR. 41, rue Olivier-Métra, Paris (20e)

LA BASE DE L'OCCULTISME POSITIF